

La "question Est-Ouest" de la culture tchèque en discussion au sortir de la Deuxième Guerre mondiale

Catherine Servant

► To cite this version:

Catherine Servant. La "question Est-Ouest" de la culture tchèque en discussion au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. Paul Gradwohl. L'Europe médiane au XXe siècle : fractures, décompositions - recompositions - surcompositions, Centre français de recherche en science sociales (CEFRESJ), pp.121-146, 2011, Centre français de recherche en sciences sociales - CEFRES. halshs-00591869

HAL Id: halshs-00591869

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00591869>

Submitted on 10 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LA QUESTION EST-OUEST DE LA CULTURE TCHÈQUE
EN DISCUSSION AU SORTIR DE LA DEUXIÈME
GUERRE MONDIALE

Catherine Servant

In :

Paul Gradwohl (dir.),

*L'Europe médiane au XX^e siècle. Fractures, décompositions –
recompositions – surcompositions*

p. 121-146

Prague, CEFRES, 2011.

ISBN : 978-80-86311-23-4

Pour citer cet article :

Catherine SERVANT, « La question Est-Ouest de la culture tchèque en discussion au sortir de la Deuxième Guerre mondiale », *in* : Paul Gradwohl (dir.), *L'Europe médiane au XX^e siècle. Fractures, décompositions – recompositions – surcompositions*. Prague, CEFRES, 2011, p. 121-146.

LA QUESTION EST-OUEST DE LA CULTURE TCHÈQUE EN DISCUSSION AU SORTIR DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Catherine Servant

(CEFRES / INALCO-CREE)

Les propos suivants s'inscrivent dans l'étude des représentations de la culture tchèque formulées et débattues, entre 1945 et 1948, par une partie de ses protagonistes — intellectuels, essayistes, critiques et historiens littéraires, écrivains et créateurs impliqués dans la politique culturelle d'État. Dès la Libération, en effet, un débat intellectuel foisonnant sur la culture tchèque s'ouvre dans la vie publique, se donnant à voir, entre autres, à travers une profusion de textes de presse à géométrie variable, consacrés aux lettres, aux arts ou à des problématiques plus larges, situés aux confins de la critique et de la "publicistique" et sous-tendus par des considérations politiques évidentes. Au sein des nombreux échanges de vues de l'époque, une *question Est-Ouest* de la culture tchèque (et tchécoslovaque) se fait jour, qui n'a rien de nouveau, mais prend alors un tour impérieux par la voix de ceux qui la débattent.

Sans pouvoir en restituer toutes les implications, il s'agira de spécifier ici quelques-uns des enjeux de ce questionnement sur l'orientation actuelle et future qu'est censée adopter la création culturelle tchèque, et sur la situation indécise de cette dernière face à deux entités désignées par des points cardinaux aux définitions non moins indécises. Nous l'observerons principalement à travers une discussion mettant en présence, du milieu de l'année 1945 au milieu 1946 environ, des intellectuels communistes et non-communistes de premier ordre, parmi lesquels Václav Černý (1905-

1987) — cette problématique Est-Ouest de la culture tchèque s'avérant de moins en moins traitée par la suite, comme si elle était, déjà, en voie de règlement.

Si une telle question traverse les discours sur la culture, elle anime bien plus intensément, en ce singulier entre-deux que constitue la période 1945-1948, la sphère *politique*. Dans le dictionnaire politique de l'époque, y compris sous la plume des communistes, la position de la Tchécoslovaquie est fréquemment énoncée en termes de lien, de trait d'union et autres variantes lexicales parmi lesquelles l'image du *pont* entre l'Est et l'Ouest s'impose particulièrement. L'usage qui en est fait après-guerre par Edvard Beneš (1884-1948) hausse quasiment la métaphore au rang de slogan¹. Cette image du "pont entre Est et Ouest", à la mode dans les milieux politiques tchécoslovaques, et reprise en Occident pour mettre un nom — nettement euphémistique — sur les ambivalences et le porte-à-faux de la situation tchécoslovaque entre 1945 et 1948, n'est cependant pas agréée par tous les protagonistes de la vie publique tchèque d'alors. Le journaliste Ferdinand Peroutka (1895-1978), entre autres, s'en prend à cet usage du "pont entre Est et Ouest" chez E. Beneš, reconstituant les motifs qui ont conduit l'homme d'État à s'approprier et à propager un tel credo².

Or, si elle s'impose en politique, l'image du "pont" s'avère beaucoup moins usitée dans le discours sur la *culture* tchèque, même sous la

¹ Le Président de la République place son œuvre politique personnelle, depuis les années 1930, sous le signe de la bonne entente et de la coopération Est-Ouest — voir notamment Edvard Beneš, *Paměti* [Mémoires], vol. II, *Od Mnichova k nové válce a k novému vítězství* [De Munich à la nouvelle guerre et la nouvelle victoire], Prague, Orbis, 1947 [2^e éd.]. Les Tchécoslovaques y sont vus comme « ... les pionniers uniques d'une collaboration systématique et définitive entre l'Ouest et l'Est de l'Europe » (*ibid.*, p. 416), et, après-guerre, comme des artisans majeurs de l'équilibre pacifique entre les deux blocs en émergence — « ... notre grande tâche politique, dans notre propre intérêt avant tout » (*ibid.*, p. 423).

² Voir Ferdinand Peroutka, *Byl Eduard Beneš vinen ?* [Edvard Beneš était-il coupable ?], Paris, Masarykův demokratický svaz, 1950 [2^e éd.]. Le caustique Peroutka met surtout en avant des motifs de l'ordre du tempérament et des ambitions personnelles : « Acceptant les avantages tantôt de l'Ouest, tantôt de l'Est, [E. Beneš] crut un moment avoir découvert le pont par lequel il pourrait conduire sa nation vers un avenir plus assuré » ; « [il espérait] construire un pont que tous seraient contents d'emprunter, et voir son nom gravé sur sa première pile » (*ibid.*, p. 15-16, *passim*). Or, si E. Beneš s'est donné cette « tâche impossible », c'est pour avoir cru que la Russie s'engagerait sur la voie « de la démocratie et de l'humanisme » : « [E. Beneš] pensait construire un pont entre l'Ouest et l'Est. Mais le temps est vite arrivé où la Russie lui a fait comprendre qu'elle n'accordait aucun prix à ce genre de pont, et qu'elle considérait son édification comme une trahison. Quant à la *clearing-house* pour idées de l'Est et de l'Ouest — une trahison, ça aussi » (*ibid.*, p. 16, *passim*).

plume des non-communistes. Et si des occurrences du mot peuvent être relevées dans les textes qui nous intéressent, c'est souvent, de surcroît, pour critiquer cette notion, sinon la nier — ce qui ne signifie pas, certes, qu'on ne lui substitue pas avatars et parasyonymes. En tout état de cause, l'acception de médiation, de transition *active*, efficace, profitable aux deux points cardinaux mis en jeu que l'on peut trouver associée à l'image du "pont Est-Ouest" dans le registre politique, avec toute la part de naïveté et d'immodestie que cela comporte en cette période, n'est que rarement répercutée dans le discours culturel : en ce domaine-là, on sait pertinemment que les Tchèques ne sauraient prétendre se poser en intermédiaires, en vecteur culturel entre deux entités gigantesques. En revanche, si "pont" il y a, celui-ci pourrait être interne, pour ainsi dire : relier Est et Ouest au sein même de la création culturelle tchèque, laquelle, partant, serait conçue sur le mode d'une charnière, d'un carrefour, pour utiliser d'autres métaphores rencontrées ; elle pourrait même, selon les plus audacieux, s'offrir en proposition de synthèse.

Dans cet entre-temps délimité par deux ruptures spatio-temporelles s'il en est — la Libération et le "Février victorieux" —, un tel questionnement apparaît comme une tentative de déterminer, pour la culture tchèque, un lieu d'appartenance, quand bien même il serait assimilable à un *passage*. Or, à travers les propositions unifiantes, fédératrices, nettement irréalistes, tablant sur une culture tchèque capable, à l'heure où l'Europe organise graduellement sa bipolarisation, d'assurer par sa qualité propre le maintien des liens culturels, voire de se proposer en "plaque tournante" entre le vieil Occident et l'Est nouveau, nous verrons que ce débat finit par être un signe, à peine avant-coureur, non de l'union, mais de la *séparation* culturelle encourue.

* * *

Les principaux textes de presse qui scandent le débat intellectuel de la fin de la guerre à 1948 ont été réunis, après 1989, dans plusieurs anthologies et recueils³. Ils donnent à voir les étapes et thématiques

³ Nous utilisons surtout ici : Václav Černý, *Skutečnost svoboda: kulturněpolitické stati a polemiky z let 1945-1948* [Réalité liberté : articles et polémiques sur la politique culturelle (1945-1948)], Prague, Český spisovatel, 1995, comprenant aussi les

majeures d'une discussion sur la culture tchèque que rendent encore possible, en ces trois années d'après-guerre, des conditions d'expression relativement libres, cette "liberté relative" prenant surtout son relief à l'aune des deux contextes qui l'ont immédiatement précédée et suivie. Certes, la question de la liberté d'expression, qui occupe d'ailleurs une place grandissante parmi les préoccupations exprimées par la presse culturelle, mériterait d'être précisée plus que nous ne le ferons ici. Si le contexte change sensiblement au fil des trois années — avec, entre autres, une intensification des mesures censoriales⁴ commanditées par de hauts fonctionnaires communistes, principalement depuis les ministères de l'Information et de l'Intérieur —, il ne faut pas croire qu'il n'existe pas, dès après la Libération, de contraintes ni de pressions exercées et subies du fait même de la nouvelle organisation centralisée de la culture qui se met en place⁵.

Or, si la situation de parole d'un intervenant du débat public de l'immédiat après-guerre connaît des limites, c'est peut-être avant tout en ce qu'il existe d'emblée, au cœur du discours sur la culture tchèque, des présupposés qui font consensus et orientent notablement les débats, leur donnant une tonalité somme toute assez monochrome. Autrement dit, il y a des choses qui ne se discutent pas.

En premier lieu, tous ces échanges sur des thèmes culturels et politico-culturels semblent sous-tendus par une conviction très largement partagée : celle que la société tchèque est *en marche vers*

répliques des partisans et détracteurs de Černý ; *Z dějin českého myšlení o literatuře* [Comment on a pensé la littérature tchèque (1945-1990)], vol. I, 1945-1948, anthologie, éd. Michal Příbáň, Prague, Ústav pro českou literaturu AV ČR, 2001 ; *Antologie textů s kulturně politickou problematikou k období 1945-1948* [Anthologie de textes sur la problématique de la politique culturelle (1945-1948)], 2 vol., éd. Jiří Staněk, Plzeň, Vydavatelství Západočeské univerzity, 1997.

⁴ Voir Karel Kaplan et Dušan Tomášek, *O cenzuře v Československu v letech 1945-56* [La Censure en Tchécoslovaquie (1945-1956)], Prague, Ústav pro soudobé dějiny AV ČR, 1994, chap. « Cenzura 1945-1953 » [La censure (1945-1953)], p. 8-17.

⁵ Dès avril 1945 (gouvernement de Košice), la création des deux ministères "culturels" de l'Information et de l'Instruction publique, conduits par les idéologues communistes Václav Kopecký et Zdeněk Nejedlý, engagent une ère de planification et nationalisation rapide des institutions et outils culturels. À cet égard, voir notamment Jiří Knapík, « Kulturní politika » [La Politique culturelle], in : *Kdo byl kdo v naší kulturní politice 1948-1953* [Qui fut qui dans notre politique culturelle (1948-1953)], Prague, Libri, 2002, p. 15-41 ; Jaroslav Kladiiva, *Kultura a politika (1945-1948)* [Culture et politique (1945-1948)], Prague, Svoboda, 1968 ; Alexej Kusák, *Kultura a politika v Československu 1945-56* [Culture et politique en Tchécoslovaquie (1945-1956)], Prague, Torst, 1998 — surtout la partie 1945-1948 : *Kultura a komunisté* [1945-1948 : la culture et les communistes], p. 143-228.

le socialisme, que cette évolution est aussi inévitable que souhaitable et que la culture tchèque doit tenir compte d'une telle évolution, voire en devenir le fer de lance. Bien que cette notion de "socialisme" soit assez ductile pour se voir attacher des représentations distinctes, on comprend tout de même que, si discussions il y a sur la culture tchèque, celles-ci confrontent pour l'essentiel la gauche dite "démocratique" et les communistes – et que la droite reste aussi à l'écart ou en marge du débat culturel qu'elle l'est alors de l'échiquier politique. La nécessité de cette voie socialiste qui s'ouvre aux Tchécoslovaques n'est que rarement remise en cause, même si d'autres opinions ne sont pas exclues du débat, comme le prouvent les interventions, en butte à bien des critiques d'ailleurs, des journalistes et essayistes formant ce que Milan Drápala nomme, dans l'anthologie qu'il lui consacre, « la presse d'orientation non-socialiste » de l'après-guerre⁶. Aussi bien, les opinions des analystes et penseurs les plus en vue se rattachent en majorité à la triade des partis placés sous la bannière socialiste et formant le socle du Front national des Tchèques et des Slovaques constitué au sortir de la guerre : communistes, sociaux-démocrates, socialistes nationaux. Et lorsqu'ils sont sans parti, les intellectuels et artistes ne s'en disent pas moins, le plus souvent, socialistes, non sans variantes évidemment : tel cet « humanisme socialiste tchèque⁷ » dont se réclame un Václav Černý. S'il se décline à travers des acceptions distinctes, il n'est donc pas à douter ni à contester, au moins du point de vue sociopolitique, que l'on tend vers le "socialisme", ce dont le monde culturel doit tirer les conséquences.

Pour spécifier encore le cadre dans lequel se déroulent les débats de l'après-guerre sur la culture tchèque, une autre caractéristique doit être soulignée. De toute évidence, penser la création culturelle après la guerre mondiale signifie moins l'aborder en sa spécificité (ses orientations formelles, courants esthétiques, sphères thématiques...)

⁶ Voir Milan Drápala (éd.), *Na ztracené vartě Západu: antologie české nesocialistické publicistiky z let 1945-1948* [Sur les confins perdus de l'Occident : anthologie de la publicistique tchèque non-socialiste (1945-1948)], Prague, Prostor, 2000. Ainsi, l'hebdomadaire *Obzory* [Horizons], animé entre autres par Pavel Tigrid (1917-2003), parvient encore à faire entendre d'autres sons de cloche, malgré « son orientation pro-occidentale marquée, plus précisément anglophile, son opposition au socialisme et son insistance sur les valeurs chrétiennes » (M. Drápala, *ibid.*, p. 56). Les déboires d'*Obzory* avec différents ministères vont d'ailleurs pousser les partis non-communistes à réclamer une censure officielle pour contrer les interventions arbitraires venues d'en haut ; elle est mise en place peu avant février 1948 par le ministère de l'Information (voir K. Kaplan, *op. cit.*, p. 11).

⁷ V. Černý, *Skutečnost svoboda...*, *op. cit.*, p. 35.

que tenter de penser son inscription dans la société en émergence, son articulation avec le nouvel ordre politique et social. Par la voix des écrivains et journalistes de ces années-là, la culture tchèque semble placée devant l'obligation de redéfinir sa place, de spécifier ses *fonctions*... pour le dire vite, de "reprendre du service" dans la vie tchèque, dans un contexte à la fois de recouvrement de la souveraineté nationale et d'engagement sur la voie du socialisme. Ce *programmatisme* définissant les grandes missions et tâches culturelles nationales à accomplir n'est pas inédit : il a autant à voir avec une forme de dirigisme culturel planificateur en plein essor qu'avec le rôle central endossé par la culture dans la vie nationale tchèque depuis le XIX^e siècle. En matière d'engagement des élites envers la collectivité nationale, le XIX^e siècle – et surtout sa première moitié, l'Éveil national – s'offre au demeurant en référence incontournable, inlassablement convoquée après-guerre, en particulier, par les idéologues communistes, parmi lesquels le professeur et ministre Zdeněk Nejedlý (1878-1962), spécialiste incontestable de la question. En outre, l'autorité et le prestige accordés à la culture tchèque et à ses acteurs sont sortis renforcés des années de protectorat, comme le souligne notamment Alexej Kusák⁸. Certes, ici encore, les objectifs à atteindre ne sont ni formulés, ni compris de la même façon par tous, loin s'en faut⁹, et ce programme de construction / reconstruction de la culture tchèque s'accompagne d'un débat multiforme sur les modalités de sa mise en œuvre, abordées à travers autant de grands thèmes culturels qui se croisent ou se recouvrent, et derrière lesquels on retrouve le nuancier des significations attachées à l'idée de socialisme. Si les réflexions et controverses sur des problématiques plus spécifiquement artistiques, esthétiques ou intellectuelles – le réalisme, la modernité... – sont loin d'être exclues, elles demeurent donc intimement liées à des considérations plus générales, sociopolitiques. Le fait même de discuter autant de la place, du rôle, des devoirs de la culture tchèque (et nettement moins de ses prérogatives), de l'engagement de l'artiste, des instances d'institutionnalisation de la culture, tout cela n'est pas de très bon

⁸ Voir A. Kusák, *op. cit.*, p. 143.

⁹ Dans les rangs communistes mêmes, les divergences vont cristalliser au début des années 1950 en deux ailes dites des « radicaux » et des « modérés » ; voir notamment Jiří Knapík, *V zajetí moci: kulturní politika, její systém a aktéři 1948-1956* [Dans les chaînes du pouvoir : la politique culturelle, son système et ses acteurs (1948-1956)], Prague, Libri, 2006.

augure pour l'autonomie de cette dernière face au politique. À l'été 1946, l'affaire soviétique de Zochtchenko et Akhmatova¹⁰ va constituer en l'espèce, pour les plus clairvoyants, un signe avant-coureur de ce qui pourrait arriver si de telles pratiques étaient transplantées en Tchécoslovaquie.

Malgré des déclarations d'intention sur la liberté de création allouée à l'artiste et à l'intellectuel, voire l'indépendance totale de la création littéraire¹¹, programmatisme culturel et engagement des protagonistes de la culture dans la tâche édicatrice sont donc à l'ordre du jour. Parmi les premières discussions attachées à cette "mission nationale" de la création artistique et intellectuelle tchèque — et tchécoslovaque —, l'une des plus récurrentes a trait à *l'orientation culturelle*. Une question si présente qu'elle semble bientôt devenue une sorte de concept, comme tend à le prouver par son titre même l'article de mars 1946 « La Question de la soi-disant orientation »¹², publié par l'universitaire et essayiste Jan Mukařovský (1891-1975) :

On se querelle pour savoir si la culture tchèque doit plutôt se tourner à l'avenir face à l'Est ou face à l'Ouest, vers le monde germano-roman ou le monde slave. Notre dessein n'est pas de nous immiscer dans cette discussion avec un discours polémique, mais plutôt d'attirer l'attention sur la complexité conceptuelle de la question, une complexité qui peut conduire, et conduit déjà en partie, à des malentendus.¹³

L'article de Mukařovský s'emploie d'ailleurs, précisément, à contester le bien-fondé d'un tel "concept". Près d'un an auparavant, cette question de l'orientation culturelle, que l'on peut aussi désigner

¹⁰ L'affaire suscite réactions et polémiques opposant *grosso modo* les communistes (pro-jdanoviens) et les non-communistes (solidaires des écrivains russes). Mais surtout, la réaction tchèque se fait plutôt faible et ambiguë : beaucoup renvoient l'affaire au seul contexte soviétique, peu s'inquiètent de voir un tel modèle importé en Tchécoslovaquie — voir Vladimír Novotný, *Causa Achmatovová-Zoščenko* [La Cause Akhmatova-Zochtchenko], Prague, Edice TVARy, vol. 14, 1994.

¹¹ Des écrivains proches du communisme la défendent énergiquement, tel Vítězslav Nezval (1900-1958), s'exprimant au congrès du Syndicat des écrivains de 1946 en continuateur des avant-gardes des années 1920. Une posture devenue intenable après 1948 — voir Jana Königsmarková, « Básník „stojící na stráži“... » [Le Poète qui "monte la garde"...], p. 90-100, in : Petr Šámal (éd.), *Literatura socialistického realismu* [La Littérature du réalisme socialiste], Prague, ÚCL AV ČR, 2009. Dans *Třicet let bojů za českou socialistickou poesii* [Trente ans de combat pour la poésie socialiste tchèque] (Prague, Orbis, 1950), le critique marxiste Ladislav Štoll (1902-1981) réglera momentanément le sort des avant-gardes en décrétant l'effacement de tout un pan de la modernité tchèque.

¹² Jan Mukařovský, « K otázce tak zvané orientace » [La Question de la soi-disant orientation], *Tvorba*, 15^e année, n° 10, 6 mars 1946, p. 148-149.

¹³ *Ibid.*, p. 148.

comme la question Est-Ouest de la culture tchèque, est abordée par l'un des premiers à intervenir dans ce débat, le critique et historien littéraire social-démocrate Václav Běhounek (1902-1980)¹⁴ :

Bien des gens de culture s'inquiètent de ce que sera l'orientation culturelle tchèque après la guerre mondiale, dans une conjoncture politique transformée et une constellation européenne nouvelle. Serons-nous et devons-nous être des orientaux ou des occidentaux ? Nous ouvrirons-nous exclusivement à l'Est et nous fermerons-nous à l'Ouest ? Rejetterons-nous aussi du passé notre tradition ouest-européenne et n'en mettrons-nous plus en avant que les éléments slaves, surtout russes ?¹⁵

Telle que la résume V. Běhounek, cette question a le mérite de contenir une partie de sa réponse en suggérant que, déjà, il n'est plus guère de choix — seulement sans doute la possibilité de quelques nuances. Il est vrai qu'au sortir de la guerre, *l'inclination vers l'Est*, en particulier l'Est slave, et plus spécifiquement encore la culture russe et russo-soviétique, compte parmi les "positions obligées" des protagonistes et des penseurs de la culture tchèque, communistes ou non, et constitue l'un de ces lieux communs influant sur le débat culturel général. Ainsi que le précise Alexej Kusák, l'instrumentalisation par les communistes d'un *slavisme* tchèque et slovaque, conçu (en dépit de sa polysémie et de ses fluctuations) comme une valeur culturelle et politique traditionnelle depuis l'Éveil national, trouve après-guerre un terrain plus que favorable du fait, non seulement, de la Libération et de l'état d'esprit antifasciste généralisé, mais encore de la politique prosoviétique du Président Beneš, artisan des deux traités russo-tchécoslovaques (1935 et 1943) et champion, en 1945, de l'avènement d'un « nouveau monde slave » censé mettre fin au vieil expansionnisme russe et ouvrir sur une coopération fructueuse entre nations slaves¹⁶. Le slavisme d'après-guerre, à la croisée de motifs contrastés — « foi nationale émotionnelle dans une Russie forte, "slavisme populaire" »

¹⁴ Archiviste, slaviste, critique et historien littéraire, auteur d'ouvrages sur Pouchkine et Gorki (1948 et 1951), Václav Běhounek est un social-démocrate, ancien déporté, connu pour ses prises de position contre les écrivains collaborateurs — dont des catholiques — après la guerre. En 1945, il est rédacteur du quotidien *Práce* [Travail] et de *Kulturní politika* [Politique culturelle], hebdomadaire proche de la ligne du PCT mais ouvert jusqu'à la fin (1948) aux échanges d'opinions.

¹⁵ Václav Běhounek, « Na východ či na západ? Pro světovou kulturní orientaci — Nebudeme se bát býti svými » [À l'Est ou à l'Ouest ? Pour une orientation culturelle mondiale — Nous n'aurons pas peur d'être nous-mêmes] (*Práce*, 17 juil. 1945), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit., p. 237

¹⁶ Voir A. Kusák, op. cit., p. 148-149.

rationnel propre à Beneš, phraséologie slave des communistes [...]»¹⁷ —, semble un donné sur lequel on ne revient pas.

Et pourtant, malgré la prééminence de ce nouveau cap oriental et slave à tenir pour la culture tchèque, le débat persistant sur « l'orientation » suffit à montrer que l'inscription de cette dernière à l'Est et / ou à l'Ouest, entre les deux, voire à l'intersection des deux, ne fait pas consensus. À l'heure du retour à la souveraineté et d'une mise en avant généralisée de la « culture nationale », le fait même de vouloir inscrire la culture tchèque quelque part, ou, au contraire, de vouloir qu'elle ne soit qu'en son lieu propre, est significatif d'une *inquiétude* suggérée par les propos de V. Běhounek : une fois de plus, dans leur histoire, les Tchèques doivent penser l'ancrage géographique de leur culture, la situer et la mesurer à l'aune des points cardinaux de l'Est et de l'Ouest. Se refermant par une incitation à trouver ce lieu, le texte de Běhounek — grandes formules d'« Europe en miniature » ou de « pays carrefour »¹⁸ à l'appui — incite positivement les Tchèques, « ... en nous fondant sur ces influences, sur notre perceptivité, notre attention et notre sensibilité à ce qui se passe dans le monde, [à] continuer à créer par soi-même, ne pas avoir peur d'être soi-même, et forts de notre combat intellectuel intense, [à] créer notre centre du monde, notre fosse de sécurité, [à] être vraiment chez nous en étant chez nous, et pas seulement comme en pension chez un autre. Tel est le sens ultime des réflexions sur le thème : Est ou Ouest.¹⁹ » Certains acteurs du débat qui s'ouvre alors vont suivre cette ligne « synthétique » de l'appréhension de la question Est-Ouest ; mais chez d'autres, on est bien loin de concevoir ainsi l'évolution culturelle tchèque de tout à l'heure.

* * *

En premier lieu, du côté des communistes, toutes tendances confondues, on ne saurait dire qu'il y ait discussion sur « l'orientation » au lendemain de la guerre : voir la culture tchèque (et tchécoslovaque) se tourner vers l'Est, le monde slave, en particulier russe et soviétique, est l'unique scénario envisageable et envisagé,

¹⁷ *Ibid.*, p. 149.

¹⁸ *Ibid.*, p. 238 — l'auteur emprunte la première image au grand prosateur tchèque Karel Čapek (1890-1938), la seconde à un écrivain russe non spécifié.

¹⁹ *Ibid.*, p. 239.

malgré des distinctions dans les arguments avancés tant pour étayer cet impératif que pour lui donner corps.

Parmi les toutes premières formulations offertes à ce cap à l'Est au lendemain de la Libération, on peut prendre pour référence l'imposant discours prononcé à Prague par Zdeněk Nejedlý (de retour de Moscou, où il a passé les années de guerre) lors de la Soirée des travailleurs culturels de la Grande Prague, salle Lucerna, le 29 mai 1945. Les facettes multiples du long parcours intellectuel et politique et des innombrables travaux de l'écrivain et savant Zdeněk Nejedlý, également resté dans les annales en tant que ministre et idéologue éminent du régime communiste après 1948, ne peuvent qu'être effleurées ici²⁰. Après-guerre, Nejedlý donne leur première expression publique d'envergure aux prétentions communistes sur les destinées de la culture tchèque. Intitulé « Pour une culture populaire et nationale »²¹, le discours de la salle Lucerna développe au premier chef l'idée d'un grand rassemblement national des « travailleurs culturels » tchèques autour de la reconstruction du pays, en vertu du mot d'ordre généralisé d'union nationale : « ... tous les créateurs, indépendamment de leur sphère de créativité, doivent être sur le pont [...] »²² afin de construire la culture nationale de l'après-guerre. Le monde a totalement changé, « ... nous vivons aujourd'hui dans une Europe complètement différente de celle de 1938 [...] »²³ ; partant, il est indispensable de reconsidérer et réorienter la culture tchèque. À cette fin, Z. Nejedlý lui assigne un programme en cinq points : « 1. *anéantir le fascisme* », « 2. *Décadence et progrès* », « 3. *Le caractère populaire* », « 4. *La culture nationale* », « 5. *Les classiques* »²⁴. Ce discours se propose comme une glose du Programme de Košice du 5 avril 1945 — émanant du Front national, mais n'en portant pas moins une forte empreinte communiste —, où

²⁰ Historien, musicologue, «publiciste» polyvalent dont les œuvres complètes forment quelque 51 volumes (1948-1956) ; en charge de l'École et l'Instruction publique dans les deux premiers gouvernements Fierlinger (avril 1945-juillet 1946), puis, après le « Février victorieux », dans le second cabinet Gottwald (février-juin 1948) et dans le cabinet Zápotocký (juin 1948-janvier 1953), Z. Nejedlý reste jusqu'à sa disparition ministre sans portefeuille des deux gouvernements Široký (décembre 1954-mars 1962). Il est aussi président de l'Académie tchèque des sciences et des arts, qu'il dirige encore, de 1952 à 1962, après sa réorganisation en Académie tchécoslovaque des sciences.

²¹ Zdeněk Nejedlý, « Za lidovou a národní kulturu » [Pour une culture populaire et nationale], in : *Z dějin českého myšlení...*, vol. I, *op. cit.*, p. 33-48 (discours du 29 mai 1945, paru dans *Var* le 1^{er} avril 1948).

²² *Ibid.*, p. 35.

²³ *Ibid.*, p. 34.

²⁴ Voir *ibid.*, p. 35-46, *passim*.

ont été tracées les lignes de force de la reprise politique tchécoslovaque sous la conduite du nouveau gouvernement tchécoslovaque de retour d'exil, et où l'on trouve déjà un volet culturel insistant sur l'importance des acteurs culturels dans la reconstruction, sur la dénazification et sur l'inscription nécessaire des cultures tchèque et slovaque dans la sphère *slave*. Chez Nejedlý, cependant, la détermination des objectifs culturels tchèques du temps présent reflète surtout une combinatoire spécifique, élaborée de longue date, entre "proposition idéologique" communiste, d'une part, et *tradition nationale*, de l'autre. Sans pouvoir en préciser les détails, il s'agit de puiser dans le creuset national du XIX^e siècle – Nejedlý insistant notamment sur le retour aux "classiques" – les principaux constituants de la nouvelle culture *socialiste* tchèque, en particulier le « caractère populaire » et le « progressisme », et de présenter les communistes comme les légataires de droit de cette tradition nationale exemplaire²⁵, réinterprétée dans le sens voulu.

Tout au long de ce texte, l'orientation communiste et prosoviétique de Nejedlý est omniprésente, occasionnant même quelques envolées :

Loin de nous être inconnu jusqu'ici, mais surgissant à présent, en un cheminement triomphal et de portée mondiale, hors de ses frontières, [cet autre monde] illumine, telle la véritable étoile d'Orient, toute cette obscurité dans laquelle la dépravation de l'Occident avait précipité le monde. Une redistribution complète des forces s'est produite, non seulement en matière de pouvoir, mais encore dans le domaine culturel. Ce qui semblait hier encore le sommet de la culture est aujourd'hui terni, privé de tout lustre, agonisant. Et ce qui passait inaperçu hier encore est devenu aujourd'hui l'espoir principal de l'humanité et un appui pour ne pas désespérer de son avenir.²⁶

À chaque nouvelle étape de son programme, Nejedlý – dans le sillage du Programme de Košice²⁷ – convoque la référence slave, russe et soviétique en particulier. Par exemple, lorsqu'il aborde la nécessité de recourir aux classiques, « ... d'asseoir notre culture nationale

²⁵ Voir, l'année suivante, Zdeněk Nejedlý, *Komunisté – dědici velikých tradic českého národa* [Les Communistes – héritiers des grandes traditions de la nation tchèque], Prague, Sekretariát ÚV KSČ, 1946.

²⁶ Z. Nejedlý, « Za lidovou a národní kulturu », *op. cit.*, p. 34.

²⁷ Voir « Program nové čs. vlády Národní fronty Čechů a Slováků » [Programme du nouveau gouvernement ts. du Front national des Tchèques et des Slovaques], in : *Antologie textů...*, vol. I, *op. cit.*, p. 6-8 : l'« orientation slave » (*ibid.*, p. 8) doit servir de directive dans les écoles, les cercles académiques..., et son versant le plus important est « ... notre rapport au plus grand de nos alliés – l'URSS » (*ibid.*). Ainsi préconise-t-on d'éliminer tous éléments antisoviétiques des manuels scolaires, de renforcer le russe à l'école, de créer des chaires universitaires consacrées à l'étude de l'URSS...

tchèque, en toute conscience, sur un *fondement* certain [...]»²⁸ — réaliste, pour l'essentiel —, son injonction s'appuie au premier chef sur l'exemple des Soviétiques dont la politique culturelle, surtout depuis les années 1930, a consisté à édifier un ensemble stable d'œuvres artistiques et travaux intellectuels de référence, un fonds classique à destination des lecteurs et spectateurs comme des créateurs. En outre, Nejedlý insiste sur la tradition slavophile et russophile héritée du XIX^e siècle, exploitant le creuset de ces pensées slavistes qui, « ... par leur caractère nébuleux et irrationnel, se prêtaient bien à manipulation²⁹ », écrit A. Kusák.

Chez Z. Nejedlý, le motif de l'adhésion sans condition des Tchèques à l'émergence culturelle irrépessible de « ... l'autre monde — l'Est, le monde slave, l'Union soviétique ! » côtoie incessamment son pendant obligatoire : la rupture délibérée avec « l'Occident bourgeois »³⁰, et le raisonnement se construit sur l'opposition stéréotypée entre deux mondes, copieusement caricaturés l'un et l'autre. Dans la rhétorique de Nejedlý, la culture occidentale, en particulier, se fait spécialement délétère, superficielle, élitiste, individualiste, malade, décadente, révolue ; avec, au centre, les deux chefs d'accusation (bien éprouvés en Union soviétique) du formalisme et du cosmopolitisme, ainsi que la condamnation d'une modernité qui a mené les élites artistiques et intellectuelles droit au fascisme. L'adhésion passée des Tchèques à ces courants modernistes n'a été qu'une suite d'égarements ; la culture (bourgeoise) tchèque a été atteinte d'un « ... mal menaçant [sa] santé, [son] sens et [son] progressisme [...]»³¹, à savoir la *décadence* occidentale, spécialement française. L'art russe puis soviétique, en revanche, représente sans surprise un modèle populaire, progressiste, sain, portant à une création *nationale* (car tel est bien l'objectif de Nejedlý). Le discours se referme sur la nécessité de clarifier l'orientation culturelle générale du pays, engageant tout protagoniste concerné à choisir son camp : « notre époque n'est pas à l'hésitation, à l'éclectisme, aux épigones », mais bien à « une orientation culturelle claire »³². Amalgame caractéristique de

²⁸ Z. Nejedlý, « Za lidovou a národní kulturu », *op. cit.*, p. 44.

²⁹ A. Kusák, *op. cit.*, p. 147. Voir aussi Květa Kořálková, « Slovanství v době po osvobození Československa » [Le Slavisme après la libération de la Tchécoslovaquie], in : Viktor Borodovčák *et al.*, *Slovanství v národním životě Čechů a Slováků* [Le Slavisme dans la vie nationale des Tchèques et des Slovaques], Prague, Melantrich, 1968, p. 445-456.

³⁰ Z. Nejedlý, « Za lidovou a národní kulturu », *op. cit.*, p. 33-34, *passim*.

³¹ Voir *ibid.*, p. 39.

³² *Ibid.*, p. 47-48, *passim*.

slavisme et de russophilie empruntés à l'héritage de l'Éveil national tchèque et d'apologie du modèle stalinien contemporain, l'objectif culturel slave ne trouve donc sa formulation définitive chez Nejedlý que dans la condamnation corollaire de la culture occidentale.

Sans conteste, le caractère impérieux et disjonctif de ce choix de l'Est aux dépens de l'Ouest, dont Zdeněk Nejedlý n'est d'ailleurs qu'un porte-voix parmi d'autres à l'époque, est grandement à l'origine des interventions de Václav Černý sur ce thème à partir de l'été 1945. Ses réactions critiques ont alors pour effet de déclencher une controverse qui va rester vive une année durant environ, avant que de s'estomper. Comme pour Z. Nejedlý, esquisser ici le portrait de l'universitaire, comparatiste "romaniste" (spécialiste de littérature française) et critique littéraire Václav Černý, auteur d'une œuvre académique et essayiste importante des années 1930 aux années 1980, relève de l'impossible. À la rentrée 1945, Černý, résistant pendant la guerre, enseigne à la faculté des Lettres de l'Université de Prague en qualité de professeur de littérature générale et comparée ; il est également rédacteur en chef de *Kritický měsíčník* [Mensuel critique], revue majeure qu'il a fondée en 1938 en tant que périodique critique ouvert à plusieurs domaines — littérature, esthétique, philosophie, théâtre, arts plastiques³³... *Kritický měsíčník* reflète la vision du monde d'un V. Černý pour lequel l'objectif socialiste assigné à la culture tchèque n'est pas à remettre en cause, mais en tant que système social pluraliste, appuyé sur des principes démocratiques et sur le respect de la liberté d'expression et de l'individualité du créateur. Se définissant lui-même comme un tenant de l'humanisme socialiste, Černý s'inscrit en faux contre un modèle communiste d'organisation de la société susceptible d'entraver libertés individuelles et création culturelle. La controverse de 1945 sur la « question Est-Ouest » amorce la série de ses polémiques parfois violentes³⁴ avec les organes communistes *Rudé právo* [Le

³³ Suspendu en 1942, *Kritický měsíčník* renaît en 1945. Son rédacteur en chef V. Černý finit par être écarté de la direction dès février 1948, avant que le bimensuel ne soit définitivement interrompu (octobre 1948) sur ordre du Département pour la culture et la propagande du CC du PCT. Évincé de la vie intellectuelle tchèque, Černý est ensuite interdit d'enseignement — excepté l'intermède 1968-1970 —, puis s'illustre pendant la normalisation par ses prises de position contre le régime, notamment en tant que signataire de la Charte 77.

³⁴ V. Černý va réunir ses réflexions sur la culture tchèque de l'après-guerre dans *Boje a směry socialistické kultury* [Combats et tendances de la culture socialiste] (Prague, F. Borový, 1946), reprenant notamment ses articles sur "l'orientation".

Droit rouge], *Tvorba* [Création] et d'autres tribunes proches du Parti communiste tchécoslovaque (PCT).

Paru dans *Kritický měsíčník* au début du mois d'août 1945, l'article de V. Černý « Entre Est et Ouest »³⁵ inaugure cette série. Il s'ouvre sur le rappel enthousiaste des récentes célébrations du 14 juillet 1945 à Prague³⁶, que l'écrivain tchèque observe en estimant que la France, notamment par la qualité de la délégation qu'elle vient d'envoyer à Prague (dont le général Leclerc), montre une volonté réelle de rapprochement et de coopération. De toute évidence, à travers ces commentaires, c'est un événement plus sombre qui transparait : Munich, ou la trahison de l'Occident, en particulier de la France, l'une de ces ruptures profondes, tant politique que culturelle, de l'histoire tchécoslovaque du XX^e siècle, et l'un des grands coups portés à un occidentalisme jusqu'alors prépondérant, où la France avait longtemps joué un rôle central de contrepoids et contre-modèle à la présence culturelle germanique dans les pays tchèques. En revenant d'ailleurs à la fin de son article³⁷ sur la "problématique française" perceptible dans la culture tchèque de l'immédiat après-guerre, l'auteur juge que la France devra prodiguer de notables efforts pour reconquérir son statut d'avant-guerre aux yeux des Tchèques.

Or, pour Černý, ce contexte inédit doit surtout être une incitation à s'interroger sur soi-même. « Régulièrement, et presque depuis la nuit des temps, avec un exclusivisme tenace, le problème de notre orientation culturelle se pose chez nous de la sorte : Est *ou* Ouest ? — l'un semblant exclure l'autre.³⁸ » La suite de la réflexion consistera à montrer combien il est erroné de poser cette question avec le « *ou* » disjonctif, et à le prouver en argumentant successivement en faveur de l'Est et de l'Ouest.

En faveur de l'Est, tout d'abord, notion renvoyant selon Černý, au sens le plus étroit du terme, à la Russie. Le caractère privilégié et ancestral des relations culturelles tchéco-russes tient de l'évidence et

³⁵ Václav Černý, « Mezi Východem a Západem » [Entre Est et Ouest] (*Kritický měsíčník*, 6^e année, n° 3-5, 8 août 1945), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit. p. 26-32.

³⁶ Elles sont marquées par la visite du général Leclerc, envoyé en Tchécoslovaquie par le général de Gaulle et reçu au Château de Prague par le Président Beneš. V. Černý cite les propos du général Leclerc, incarnation de la France du temps présent, sur la volonté de renouer les anciens liens d'amitié franco-tchécoslovaques (voir *ibid.*, p. 26).

³⁷ Voir *ibid.*, p. 32.

³⁸ *Ibid.*, p. 27.

ne saurait être contesté, il faut soutenir cette orientation russe : premièrement, selon l'auteur, celle-ci est nécessaire et avantageuse dans le contexte contemporain ; ensuite, elle est l'expression de la gratitude et de la politesse des Tchécoslovaques envers leurs libérateurs ; enfin, elle correspond à l'une des traditions fondamentales de leur modernité, et à l'amour naturel qu'ils portent à leur famille slave élargie³⁹. Les références un rien désuètes fournies par Černý à l'appui de ces arguments renvoient principalement au XIX^e siècle — panslavisme des éveilleurs nationaux, tradition russophile, relations entre réalistes russe et tchèque... Certes, il en va de même d'un Z. Nejedlý, chez qui l'insistance sur les liens culturels du passé permet ne pas "effrayer" en évoquant trop abruptement d'autres liens qui peuvent (doivent) se nouer au présent. V. Černý ne dit presque rien, lui non plus, de la nouvelle culture soviétique ; en revanche, il affirme ne pas craindre de voir ces relations culturelles anciennes prendre aujourd'hui un tour plus officiel, prônant l'ouverture à l'Est au nom de la pluralité culturelle, de la curiosité des Tchèques. Mais en plus de tout cela, Černý n'omet pas de mentionner un élément important de la relation des Tchèques à la Russie : cette « veine critique décisive⁴⁰ » représentée par l'écrivain Karel Havlíček (1821-1856), critique du tsarisme et de la russophilie au milieu du XIX^e siècle, et, plus tardivement, par T. G. Masaryk (1850-1937). L'étroitesse des liens comporte donc aussi, depuis le siècle passé, sa part salutaire de *distançiation* et de discernement. En un temps où le risque d'adhésion sans condition, et de fascination, n'est certainement pas à exclure, cette remarque n'a rien d'anodin sous la plume de Černý.

Viennent ensuite les arguments *en faveur de l'Ouest*, un Occident qui, selon V. Černý, signifie pour les Tchèques, au sens restreint du terme, la France : voilà une réalité qui relève pareillement de l'évidence⁴¹, les Tchèques étant, par essence, de culture occidentale. Dès lors, se détourner de cette dernière reviendrait à renoncer à soi-même. Sur quoi Černý se livre à l'énumération des jalons attestant et construisant cette appartenance, depuis la christianisation latine du IX^e siècle et jusqu'à la francophilie et l'occidentalophilie des écrivains, artistes, savants et politiciens tchèques des XIX^e et XX^e siècles.

³⁹ Voir *ibid.*

⁴⁰ Voir *ibid.*, p. 28.

⁴¹ Voir *ibid.*, p. 28-30.

Ainsi aboutit-on à une conclusion en forme de slogan :

Et à présent, elle est claire, cette réponse à une question qui ne l'est pas. Est ou Ouest ? Eh bien, ni Ouest plutôt qu'Est, ni Est plutôt qu'Ouest, mais : Est *et* Ouest. Avec l'Ouest, nous devons coûte que coûte entretenir un rapport intellectuel vivant et fertile, nous qui sommes une nation occidentale par notre culture ancestrale, et rompre ce lien sans âge signifierait tomber dans une crise de divagations et de chimères intellectuelles, nous priver de tout fondement solide. Quant à notre lien avec l'Est, nous devons l'intensifier le plus possible, nul de ses influx, pas la moindre parcelle de ses richesses ne doit nous échapper.⁴²

À l'exclusivisme d'un Z. Nejedlý, V. Černý oppose le refus de choisir. Chez ce dernier, cependant, la volonté d'adhérer conjointement aux deux grandes sphères d'influences culturelles — afin de contrer, notamment et surtout, les premières manifestations du dogmatisme communiste culturel "oriental" en Tchécoslovaquie — s'accompagne d'une promesse de destinée aussi grandiose qu'irréaliste pour la culture tchèque :

Est *et* Ouest, afin que nous puissions être nous-mêmes, le plus et le mieux possible. Est *et* Ouest, parce que nous ne devons pas avoir honte de nous considérer comme le miroir du monde entier, et comme son centre. Est *et* Ouest, non pour être un appendice tantôt de l'un, tantôt de l'autre, mais parce que nous voulons que le vieil adage *Homo sum...* puisse nous être appliqué à nous plus qu'à tout autre. "Nous sommes humains, et rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger" — ce qui présuppose une vue large, libre sur toutes les faces du monde, des fenêtres ouvertes à tous les courants d'air de l'esprit.⁴³

On pourrait poursuivre cette citation, variation sur l'idée d'une culture tchèque universelle et profondément humaniste, en même temps qu'unique et originale — précisément, du fait d'une telle position, d'une telle ouverture et des croisements qu'elle permet. La tonalité est généreuse, exaltée par endroits, presque messianique, et porte indubitablement la marque de l'enthousiasme général qui succède aux temps d'occupation et de guerre. Aussi bien, ce discours frappe par son manque de lucidité et par l'immodestie de ses visions d'avenir. Il apparaît en outre comme la réminiscence ou le prolongement de certains mots d'ordres cosmopolites venus de la seconde moitié du XIX^e siècle, prônant « l'ouverture des fenêtres » — slogan cher à Jan Neruda (1843-1891) — tout en restant, au fond, viscéralement *occidentalophiles*. Dans son intervention suivante, « De

⁴² *Ibid.*, p. 30.

⁴³ *Ibid.*, p. 31.

nouveau : Entre Est et Ouest »⁴⁴, Černý met en avant le devoir d'exemplarité de la culture tchèque en tant que « ... la seule nation de culture fondamentalement *occidentale* qui entre nouvellement dans la sphère d'influence politico-culturelle résolument *russe*⁴⁵ ». La culture tchèque se doit de réaliser la synthèse entre les deux influx – ce qui, à son sens, n'est rien moins qu'un « ... grand privilège historique⁴⁶ »...

* * *

En réaction à ces articles, bientôt suivis d'autres textes de V. Černý sur des problématiques corollaires, certains écrivains, critiques et journalistes tchèques placés sous la bannière communiste ne tardent pas à se manifester, tour à tour : le critique littéraire et idéologue communiste Ladislav Štoll (1902-1981), auquel s'ouvre alors une belle carrière tant académique que politique ; le slaviste Julius Heidenreich-Dolanský (1903-1975), critique et historien littéraire proche du marxisme, universitaire spécialiste d'histoire comparée des littératures slaves ; le romancier Václav Řezáč (1901-1956), dont certaines œuvres illustreront bientôt la percée du réalisme socialiste dans la prose tchèque ; et encore, un peu plus tard, deux journalistes communistes et membres de l'appareil du PCT, Ilja Bart (1910-1973), ancien prisonnier de guerre communiste, poète, rédacteur à *Rudé právo* depuis les années 1930, et Gustav Bareš (1910-1979), homme de premier plan au lendemain de la guerre pour ses fonctions tant dans le cadre du Comité central du PCT (dont il va diriger le Département de culture et de propagande en 1946-1949) que dans certains organes de presse communistes⁴⁷. Bien que n'étant pas tous membres du Parti, ces intervenants ont en commun une orientation marxiste avérée et militante. Si les différences ne

⁴⁴ Václav Černý, « Ještě jednou: Mezi Východem a Západem » [De nouveau : Entre Est et Ouest] (*Kritický měsíčník*, 6^e année, n° 6-7, 15 oct. 1945), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit., p. 32-37.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Rédacteur en chef de *Rudé právo* en 1946, puis de la principale revue culturelle d'affiliation communiste *Tvorba* en 1947-1952, le "radical" Gustav Bareš fait ensuite les frais des purges internes au Parti et connaît lors des années 1950 un temps de disgrâce décrit, entre autres, par son biographe Jiří Knapík dans *Kdo spoutal naši kulturu: portrét stalinisty Gustava Bareše* [Qui a entravé notre culture : portrait du stalinien Gustav Bareš], Přerov, Šárka, 2000.

manquent pas dans leurs réflexions et leurs thèses, on peut essayer de rendre compte d'une position commune et de reconstituer une sorte de "raisonnement-type" sur cette question Est-Ouest chez les intellectuels communistes — rendant cette discussion très peu "discutante", d'ailleurs.

En premier lieu, tous soulignent la nécessité de se concentrer sur le *présent* : les temps et la conjoncture internationale ont changé, la position nouvelle des Tchécoslovaques sous l'aile protectrice soviétique fait l'effet d'une évidence qu'il faut non seulement accepter, mais revendiquer. Par exemple, dans « Est et Ouest »⁴⁸, le slaviste Julius Dolanský présente le rapprochement avec l'URSS comme « ... un acte naturel de survie des nations tchèque et slovaque⁴⁹ » et comme la conséquence d'un changement de direction de la boussole après la « la catastrophe du diktat de Munich », puis la Libération du pays par l'Armée rouge⁵⁰... Fort de ce soutien oriental, on n'aura plus à craindre de nouveau Munich, ni en politique, ni dans la culture⁵¹. À l'évidence, les réponses adressées à V. Černý se font d'emblée plus *politiques* et ancrées dans le monde contemporain que ne l'est l'argumentaire de ce dernier. À cet égard, d'aucuns (tel Julius Dolanský⁵²) mettent le doigt sur le caractère décalé, anachronique des idées de Černý, lequel reproche en retour à ses opposants la *politisation* d'un débat qui, à son sens, n'aurait pas dû dépasser le cadre d'une discussion sur la culture ; une restriction qui semble, une fois encore, assez peu lucide⁵³.

Or, si la nécessité pour la Tchécoslovaquie de se tourner vers l'Est va de soi sur les plans de la géopolitique, de la défense, de l'économie, de l'organisation sociale et même des orientations idéologiques, elle ne revêt pas ce caractère d'évidence dans la sphère de la *création culturelle*, comme suffit à l'illustrer la controverse que soulève alors un Václav Černý. Dès lors, les arguments proposés par ses interlocuteurs vont tous suivre à peu près le même cheminement, consistant à rendre cette inscription dans l'Orient slave tout aussi franche et inévitable dans le domaine culturel qu'elle l'est ailleurs.

⁴⁸ Julius Heidenreich-Dolanský, « Východ a Západ » [Est et Ouest] (*Nová svoboda*, 24 août 1945), in : *Skutečnost svoboda*, *op. cit.*, p. 239-245.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 239.

⁵⁰ Voir *ibid.*, p. 240.

⁵¹ Voir *ibid.*, p. 245.

⁵² Voir *ibid.*

⁵³ Voir V. Černý, « Ještě jednou... », *op. cit.*, p. 33.

Comme l'écrit Ilja Bart⁵⁴, il s'agit désormais de construire « ... les fondements de notre nouvelle culture slave tchécoslovaque », en ayant conscience, ajoute Bart, « ... que les pierres angulaires que nous posons aujourd'hui supporteront les murs, les piliers et les voûtes de l'édifice puissant et lumineux de notre culture nationale pour des décennies et des siècles à venir »⁵⁵.

Mais comment légitimer, pour la culture, cette réorientation vers l'Est, conçue au demeurant de manière plus ou moins radicale selon les intervenants ? De prime abord, force est de constater qu'il est une assertion à laquelle les contradicteurs de Černý ne s'attaquent pas : l'appartenance culturelle millénaire des Tchèques à l'Occident, reprise et réaffirmée par tous ceux qui participent au débat, certains n'hésitant pas à surenchérir sur ce point. Les Tchèques reçoivent les influx occidentaux depuis mille ans, « l'aiguille magnétique de [leur] compas intellectuel » a toujours désigné l'Ouest⁵⁶, écrit ainsi J. Dolanský, même si certaines circonstances viennent nuancer, sinon contrecarrer cette réalité.

La première d'entre elles est un rappel : malgré leur ancrage occidental séculaire, il ne faudrait pas oublier que les Tchèques sont restés des Tchèques, c'est-à-dire des Slaves, notamment et surtout du fait de leur langue. « Nous avons accepté de l'Ouest une culture et une civilisation parvenues à maturité. Mais en tant que peuples tchèque et slovaque, nous sentons notre unité indéfectible avec le Monde slave⁵⁷ », insiste J. Dolanský. Et il y eut, dans l'histoire, des temps où les Tchèques renouèrent en quelque sorte avec cette partie d'eux-mêmes : l'un de ces grands moments, inlassablement mis en avant par les auteurs qui nous intéressent, est *l'Éveil national*, un épisode particulièrement apprécié (et instrumentalisé) après-guerre par les idéologues communistes, au premier chef Z. Nejedlý. Au XIX^e siècle, cette orientation a donné naissance à des traditions durables, toujours vivaces cent ans plus tard, et ainsi détaillées par J. Dolanský : « russophilie tchécoslovaque, pensée de la réciprocité slave, caractère populaire tchèque et slovaque n'ayant jamais rompu ses liens profonds et primordiaux avec la famille slave⁵⁸ ». Sous la

⁵⁴ Ilja Bart, « O základy naší kultury » [Pour les fondements de notre culture] (*Hlas osvobozených*, 25 janv. 1946), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit. p. 280-284.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 283, *passim*.

⁵⁶ Voir J. Dolanský, op. cit., p. 239-240, *passim*.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 242.

⁵⁸ *Ibid.*

plume des auteurs communistes prenant part à ce débat, jamais il n'est évidemment question de l'élément *critique* associé à l'appréhension tchèque du monde russe par V. Černý lorsqu'il évoque Karel Havlíček, figure majeure du milieu du XIX^e siècle.

Les Tchèques sont donc culturellement des occidentaux dont la "part slave" a longtemps été négligée, voire reniée, comme le suggère également Gustav Bareš dans son dialogue de janvier 1946 avec V. Černý⁵⁹ en se référant, à son tour, aux éveilleurs nationaux. C'est bel et bien cette part slave qui a pourtant permis aux Tchèques de survivre en tant que pointe avancée dans le monde germanique, explique G. Bareš. Ce dernier en appelle même à une critique littéraire capable de montrer enfin à quel point « ... nous appartenons culturellement à la famille des nations slaves⁶⁰ ».

L'identité culturelle occidentale millénaire des Tchèques, fût-elle à déplorer, ne fait pas de doute, mais elle n'est plus suffisante ni tenable aujourd'hui — et ce, principalement, du fait du déclin culturel de l'Occident. Si ce thème est déjà amplement développé au sortir de la guerre, comme suffisent à le montrer les discours de Z. Nejedlý, l'image de la culture occidentale, cible des communistes, va connaître entre 1945 et 1948 une dégradation accélérée, aggravée par quelques épisodes marquants. Par exemple, à la fin de l'année 1945, V. Černý déclenche ce que l'on peut appeler "l'affaire Paul Valéry" : contrant ce qu'il tient pour des atteintes réitérées de la critique tchèque à la postérité du poète français, Černý prend fait et cause pour celui-ci (mort en juillet 1945) dans un article⁶¹ où il défend tout ensemble une certaine lignée poétique située dans le sillage mallarméen, élitiste, absconse... très peu appréciée de ses adversaires marxistes. Il faut noter que Černý "aggrave son cas" en émaillant son plaidoyer d'arguments empruntés, précisément, au lexique marxiste-léniniste, ce qu'un Gustav Bareš ne lui pardonne pas, l'accusant de détourner et déformer des outils de pensée qu'il ne maîtrise pas. Tandis que Černý interprète notamment le repli aristocratique du poète dans une écriture exigeante et inaccessible

⁵⁹ Gustav Bareš, « Redakci Kritického měsíčníku, panu prof. dr. Václavu Černému » [Adressé à la rédaction de *Kritický měsíčník*, monsieur le prof. Václav Černý] (*Tvorba*, 15^e année, n° 3, 16 janv. 1946 / *Kritický měsíčník*, 7^e année, n° 1-2, 23 janv. 1946), p. 270-280, in : *Skutečnost svoboda*, op. cit.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 276.

⁶¹ Voir Václav Černý, « Básníkova trnitá cesta do socialistické společnosti » [Le Chemin épineux du poète vers la société socialiste] (*Kritický měsíčník*, 6^e année, n° 9-10, déc. 1945), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit., p. 38-46.

comme une expression de la « haine du bourgeois », G. Bareš lui rétorque qu'il existe d'autres versions de la culture occidentale que celle d'un Paul Valéry, avant que de s'en prendre, en bloc, à ces « bas-fonds littéraires et artistiques français⁶² » trahissant la décadence de la France, de Munich à Pétain (Bareš cite pêle-mêle Montherlant, Gide, Breton, Céline...)⁶³. Dès lors que la culture tchèque, qui n'a pas toujours échappé à pareilles influences néfastes, rappelle G. Bareš, entend se placer sur des fondements nouveaux, plus sains, on ne peut plus mettre Paul Valéry sur un piédestal et le « problème Valéry » ne saurait constituer le problème principal de l'orientation culturelle contemporaine des Tchèques⁶⁴... Bareš esquisse finalement un programme d'art tchèque et slovaque sain, fort, héroïque, défascisé, capable d'éliminer « ... tout cela qui, dès 1938-1939, est apparu comme gangrené et funeste au destin de notre nation et de sa culture⁶⁵ » — et qui trouve toujours un défenseur en Černý, même après la guerre. Quant à Ilja Bart, il va jusqu'à désigner « ... la tentative du dr. Černý d'instaurer dans la nouvelle République une forme d'aristocratie décadent [...]»⁶⁶.

Face à ce déclin de l'Occident, dont V. Černý est donc perçu comme un promoteur, il y a l'émergence irrésistible de la culture russe et soviétique. Si l'Occident exerçait par le passé les influences socio-historiques les plus puissantes, écrit Ladislav Štoll dans sa réponse à Černý⁶⁷, il s'est essoufflé et compromis aujourd'hui, et c'est à l'Est qu'il y a du nouveau⁶⁸. « Devons-nous revenir à cet occidentalisme qui considéra avec tant d'indifférence l'appel de notre culture menacée en 1938 ?⁶⁹ » À pareille question oratoire, Štoll répond qu'aujourd'hui les Tchèques sont fiers de marcher aux côtés d'une grande nation russe porteuse d'un nouveau complexe de valeurs⁷⁰, et que ce côtoiement leur offrira une digne place au sein d'une Europe où les cultures slaves ont toujours été regardées de haut. Le « complexe d'infériorité » qui perce ici sous la plume de Štoll, doublé de l'idée de revanche sur un mépris occidental durable, reflète, *nota*

⁶² G. Bareš, *op. cit.*, p. 274.

⁶³ Voir *ibid.*, p. 273-275, *passim*.

⁶⁴ Voir *ibid.*, p. 275.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 279.

⁶⁶ I. Bart, *op. cit.*, p. 282.

⁶⁷ Ladislav Štoll, « Východ a západ » [Est et Ouest] (*Rudé právo*, 19 août 1945), in : *Skutečnost svoboda*, *op. cit.*, p. 245-248.

⁶⁸ Voir *ibid.*, p. 245.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 247.

⁷⁰ Voir *ibid.*, p. 247-248.

bene, un état d'esprit à mille lieues des visions grandiloquentes de la culture tchèque exprimées par V. Černý.

L'idée directrice de ce type de propos pourrait donc être formulée comme suit : si notre passé nous rattache à l'Ouest, notre présent et notre avenir nous lient indéfectiblement à l'Est. « En considérant la question de l'héritage culturels », écrit Štoll, « l'Occident reste pour nous source de grandes et glorieuses traditions culturelles du passé, fruit d'une part de toute la civilisation gréco-romaine, de l'autre de toute la civilisation française. Mais dès qu'il s'agit de notre présent et de notre avenir, il est clair aujourd'hui que nous ressortissons à la nouvelle grande civilisation orientale, slave, en train de se former, et qu'il ne tient qu'à nous de lui offrir une contribution significative.⁷¹ » L'écrivain Václav Řezáč, non sans un certain esprit de conciliation, vient encore ajouter de l'eau à ce moulin de l' "option orientale" : pour lui, force est de le reconnaître qu'à présent c'est à l'Est qu'il se passe quelque chose au niveau des idées, et que les Tchèques doivent faire partie d'un tel mouvement⁷². On peut encore citer Julius Dolanský, selon lequel « la situation est claire. Les orientations sont fixées avec précision. [...] [La République tchécoslovaque] n'en occupe que plus solidement sa place en Europe et dans le monde.⁷³ »

Une place, mais laquelle ? Peut-elle être « entre Est et Ouest » ? S'il reconnaît que Černý referme à bon escient son article en niant la possibilité d'exclure l'Est pour l'Ouest ou vice-versa⁷⁴, Dolanský n'en exprime pas moins la réserve suivante : « Notre place n'est pas "entre Est et Ouest". Nul "entre" ne peut se maintenir en vie entre deux colosses mondiaux.⁷⁵ » L'auteur en veut pour preuve le sort de la Petite Entente, de la Pologne, et même de l'Allemagne hitlérienne : tout ce qui se trouvait entre les grandes puissances est tombé. Il n'est pas d'entre-deux qui tienne ; et c'est à partir de ce constat, marquant un tournant dans le texte de Dolanský, que celui-ci va défendre la nécessité de "choisir son camp", un camp qui ne saurait être qu'oriental, du fait d'une conjonction de facteurs déjà vus. À

⁷¹ *Ibid.*, p. 248.

⁷² Václav Řezáč, « O novou kulturní orientaci: Trvá ještě hranice mezi východem a západem? » [Pour une nouvelle orientation culturelle : La frontière entre Est et Ouest dure-t-elle encore ?] (*Práce*, 26 août 1945), in : *Skutečnost svoboda*, op. cit., p. 248-250.

⁷³ J. Dolanský, op. cit., p. 240.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 240.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 241.

quoi s'ajoute l'idée que les grandes puissances n'ont pas besoin d'intermédiaire pour se comprendre : « Il s'est évanoui, notre rêve de pouvoir servir d'intermédiaire à quelqu'un, ou d'être un *pont* indispensable entre deux berges opposées⁷⁶ » — et voilà un exemple du sort fait à l'image du "pont" dans le discours (ici communiste) sur la culture. « En tant que nation slave d'Europe centrale, nous avons été rangés à l'Est, aux côtés de l'URSS⁷⁷ », écrit encore Dolanský, une situation que les Tchèques acceptent non point passivement, mais activement.

Ainsi leur est-il donné de "réaliser" aujourd'hui leur inclination vers l'Est, puissante depuis le siècle des éveilleurs nationaux. Et Dolanský de conclure : « Nous ne sommes donc pas et refusons d'être quelque chose "entre" Est et Ouest. Nous *sommes* l'Est, voilà tout, dès lors que cet "Est" se comprend dans le monde comme l'unité et la parenté des nations slaves en tant que totalité géographique, linguistique, ethnographique et, au sens le plus large du terme, nationale, réunie par de mêmes intérêts politiques et défensifs⁷⁸. » L'heure est venue d'accepter, assumer et affermir ce lien naturel et indéfectible reliant Tchèques et Slovaques au monde slave.

Cela étant admis, qu'advient-il du rapport à l'Occident, de ces liens culturels millénaires mis en avant par tous les auteurs — en partie, n'en doutons pas, pour sauvegarder quelques apparences ? Selon V. Řezáč, se tourner vers l'Est n'est pas une raison suffisante pour opposer et séparer hermétiquement Occident et Orient, entre lesquels, estime-t-il, les frontières ont été abolies, en particulier depuis la Révolution russe — et ce, en dépit du long isolement qui s'en est suivi pour l'URSS⁷⁹. Řezáč esquisse à cet égard un petit récapitulatif d'influences mutuelles : ascendant de Dostoïevski sur le roman français moderne, de Tolstoï et d'autres réalistes sur les prosateurs anglo-saxons... tous exemples littéraires où le vent souffle davantage d'Est en Ouest qu'inversement, il faut le noter. Mais

⁷⁶ *Ibid.*, p. 241-242 — nous soulignons. Le journaliste "non-socialiste" Pavel Tigrid écrit semblablement : « Je crois qu'il est temps de renoncer à cette pensée mégalomane selon laquelle nous sommes une espèce de pont entre l'Est et l'Ouest. D'une part, parce que tout le monde s'en moque, d'autre part, parce qu'aucun pont ne peut enjambrer un détroit aussi ruiné, dangereux, perfide que le sont aujourd'hui les eaux des relations entre les puissances » — « Věčná otázka našich dějin » [L'Éternelle Question de notre histoire] (*Lidová demokracie*, 14 juillet 1946), p. 217, in M. Drapala (éd.), *Na ztracené vartě Západu...*, op. cit.

⁷⁷ J. Dolanský, op. cit., p. 242.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 242-243.

⁷⁹ Voir V. Řezáč, op. cit., p. 249.

surtout, insiste l'auteur, « ... rappelons-nous au premier chef que la conception géniale de transformation sociale née à l'Ouest s'est concrétisée non moins génialement à l'Est⁸⁰ », et encore que « [...] le marxisme et le matérialisme dialectique font partie des branches puissantes de cet arbre qui plonge ses racines dans l'Antiquité et plus loin encore...⁸¹ ». Řezáč clôt ses visions unitaires du grand legs culturel européen en plaidant, en son genre, pour la synthèse, et en suggérant de ne pas abandonner l'Ouest ; même si, pour reprendre l'ultime phrase de son article, « on voit bien où [la culture] trouvera le plus probablement la gorgée d'eau fraîche qu'elle attend⁸² »...

Ces analyses nous permettent d'entrevoir un point crucial de l'argumentaire élaboré par ces auteurs : grâce au "passage à l'Est", non seulement on ne se coupe pas de l'Ouest, mais on atteint à ce qu'il y a de *meilleur* dans la culture occidentale ; le "meilleur" étant évidemment associé à des critères précis dont le progressisme, le marxisme, le réalisme, l'engagement sociopolitique de l'acteur culturel ne sont pas les moindres. S'interrogeant ainsi sur ce qu'il adviendra du rapport de la culture tchèque à l'Occident du fait de cette réorientation à l'Est, J. Dolanský répond qu'il n'y a rien à craindre : il sera toujours possible d'emprunter à l'Ouest ce qu'il compte d'excellent, personne n'en empêchera les Tchèques, surtout pas en Union soviétique, où l'on s'inspire toujours beaucoup de l'Occident⁸³. Au demeurant, Dolanský ajoute que le problème actuel des Tchèques n'est pas de régler leur rapport à l'Occident, mais de trouver la meilleure façon de s'intégrer au monde oriental, d'être de vrais slaves, car « ... le slavisme doit nous entrer dans le sang [...]»⁸⁴. Emplis de cet esprit oriental et renforcés par le soutien slave, les Tchèques poursuivront leur parcours ancestral vers *l'Ouest* — « le parcours du soleil ; le chemin qui mène à une nouvelle humanité »⁸⁵... Ladislav Štoll souligne de façon similaire que les grandes idées occidentales, qui ont si fortement touché la Russie des Lumières, puis celle du XIX^e siècle, et jusqu'à Lénine et Staline, ont aussi atteint les Tchèques par ce biais :

Les Russes ont su se relier aux glorieuses, aux grandes valeurs intellectuelles et morales de l'Ouest, les approfondir, les concevoir avec plus de conséquence,

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*, p. 250.

⁸³ Voir J. Dolanský, *ibid.*, p. 243.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 244.

⁸⁵ Voir *ibid.*, p. 245.

les développer de manière créative, forger un esprit nouveau, une nouvelle culture russe autonome, forte, originale, typique, qui a puissamment agi sur notre évolution nationale depuis la seconde moitié du XIXe siècle et créé chez nous une forte tradition culturelle slave⁸⁶.

Gustav Bareš et Ilja Bart soulignent quant à eux la puissance de la conjonction Est-Ouest, notamment en matière de progressisme. « *Les grandes idées progressistes de l'Occident et l'art occidental de haut niveau ne sont jamais allés et ne vont pas à l'encontre des grandes idées progressistes de l'Est et de l'art oriental de haut niveau*⁸⁷ », écrit par exemple Bareš.

Pour la culture tchèque du temps présent, l'idée est bel et bien ici celle d'un accès à l'Occident médiatisé par l'Orient. Pour reprendre une métaphore d'époque, celle du pont, c'est dorénavant la culture russo-soviétique qui devient un pont entre les Tchèques et l'Occident, ce qui, pour ces derniers, ne signifie pas un mince détour. Au lieu de relier, ce pont-là pourrait bien signaler, avant tout, la rupture culturelle redoutée par les esprits les plus lucides.

* * *

Nombre d'autres auteurs⁸⁸ — écrivains, journalistes, théoriciens, idéologues — devraient être convoqués pour aborder cette "question Est-Ouest" de la culture tchèque, beaucoup traitée au lendemain de la guerre, et dont la polémique entre Václav Černý et ses contradicteurs communistes ne constitue qu'un volet, fût-il révélateur.

Le "fragment de discours culturel" présenté ci-dessus nous porte, de prime abord, à trouver le débat bien dérisoire. Au reste, s'agit-il d'un débat ou d'un simple échange de vues où chaque partie campe sur ses positions — résistance molle, conciliante, appuyée sur des idées d'un autre temps, d'un côté, offensive tout aussi conciliante

⁸⁶ L. Štoll, *op. cit.*, p. 247.

⁸⁷ G. Bareš, *op. cit.*, p. 274 — souligné par l'auteur.

⁸⁸ On peut citer, parmi les nombreux autres à s'être penchés sur cette question, le critique et théoricien de l'art Jindřich Chaloupecký (1910-1990) dans son article « Konec moderní doby » [La Fin de l'époque moderne] (*Listy*, 1^{re} année, n° 1, avril 1946), in : *Z dějin českého myšlení...*, vol. I, *op. cit.*, p. 364-383 ; Jan Mukařovský, « K otázce tak zvané orientace » [La Question de la soi-disant orientation], *op. cit.* ; ou encore Pavel Tigrid, notamment dans l'article précité, « Věčná otázka našich dějin », *op. cit.*

préfigurant néanmoins un durcissement imminent, de l'autre ? À moins qu'il ne faille voir en cet épisode une simple mise au point : conjecturer sur le positionnement culturel des Tchèques, source d'une dispute souvent bavarde, répétitive et stéréotypée, n'a plus de sens face à un positionnement *politique* clair et net, présidant aux destinées de la culture sans que ses protagonistes eux-mêmes y puissent désormais grand chose.

Et pourtant, comme le prouve le traitement abondant dont fait alors l'objet ce thème de "l'orientation", il est évident que les acteurs de la vie culturelle tchèque n'ont pu faire l'économie d'un tel débat, et cette opiniâtreté à discuter une question pour ainsi dire réglée tend surtout à montrer combien les Tchèques, toutes tendances confondues, ont du mal à penser cette *rupture* qui se fait jour après-guerre jusque dans les représentations de leur création culturelle. Quand bien même pareille discussion n'en serait pas vraiment une, elle doit donc avoir lieu, comme un laps de temps nécessaire pour s'avouer que non seulement la culture tchèque (ou tchécoslovaque) ne jouera pas ce rôle médian dont d'aucuns ont pu rêver pour elle, mais qu'elle n'aura plus le loisir de demeurer dans un entre-deux, et devra accepter le camp qu'on lui impose. Et n'est-ce pas tout ce questionnement qui est dépassé ? L'idée que "l'orientation" est susceptible d'être décidée, déterminée, programmée par les protagonistes de la culture s'avère déjà anachronique, face à la montée en puissance du politique. Certains écrivains communistes ne manquent pas de le faire remarquer, tel Václav Řezáč⁸⁹ : il est bien loin, le temps où l'homme de culture avait son mot à dire, à présent, c'est la configuration politique qui décide. Ainsi la difficile prise de conscience de la défaite de la culture tchèque face au primat du politique apparaît-elle, au sortir de la guerre mondiale, comme l'une des "leçons" majeures de cette discussion sur la *question Est-Ouest*.

⁸⁹ Voir V. Řezáč, *op. cit.*, p. 248.

RÉSUMÉS

Au sein du débat intellectuel tchèque foisonnant qui s'ouvre à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, une *question Est-Ouest* de la culture tchèque se fait jour. Cette contribution s'efforce de spécifier quelques-uns des enjeux de ce questionnement sur l'orientation actuelle et future qu'est censée adopter la création culturelle tchèque. Dans cet entre-temps délimité par deux ruptures spatio-temporelles s'il en est, la Libération et le "Février victorieux" de 1948, un tel questionnement apparaît comme une tentative de déterminer, pour la culture tchèque, un lieu d'appartenance, quand bien même il serait assimilable à un passage. Or, à travers les propositions unifiantes, fédératrices, nettement irréalistes, tablant sur une culture tchèque capable, à l'heure où l'Europe organise graduellement sa bipolarisation, d'assurer par sa qualité propre le maintien des liens culturels, voire de se proposer en "plaque tournante" entre le vieil Occident et l'Est nouveau, ce débat finit par être un signe, à peine avant-coureur, non de l'union, mais de la séparation culturelle encourue.

Mots-clés : Tchécoslovaquie ; Culture ; Représentations ; Europe occidentale ; Europe centrale ; Europe de l'Est